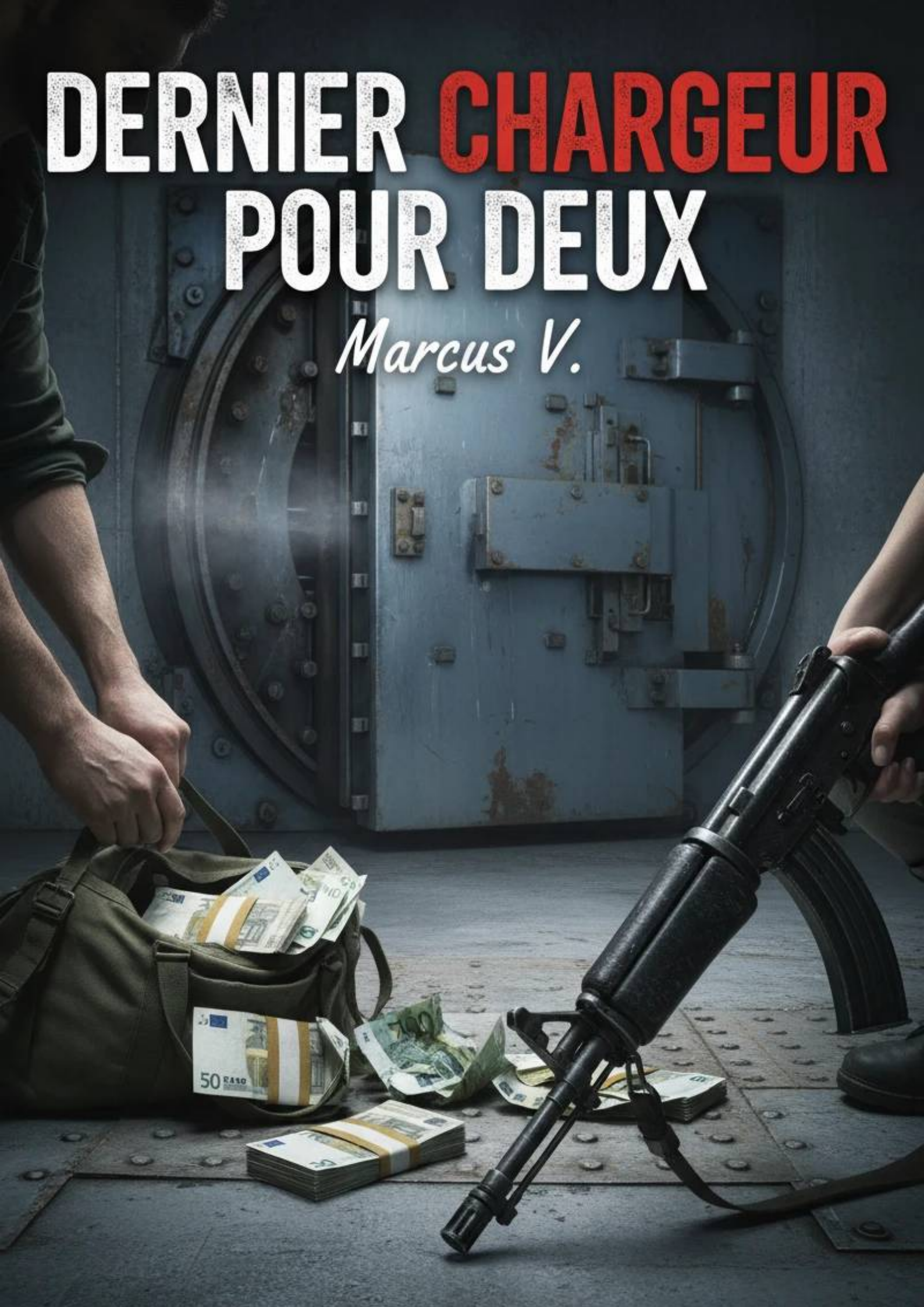


DERNIER **CHARGEUR** POUR DEUX

Marcus V.



Dernier Chargeur pour Deux

Par Marcus V.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : ACIER FROID	4
Chapitre 2 : LE CODE MORT	9
Chapitre 3 : PÉRIMÈTRE ZÉRO	13
Chapitre 4 : SOUVENIR DE PLOMB	16
Chapitre 5 : OXYGÈNE RARE	20
Chapitre 6 : LA DOUILLE D'ADIEU	27
Chapitre 7 : PREMIER IMPACT	30
Chapitre 8 : BRUTALITÉ CONVULSIVE	35
Chapitre 9 : GAZ POIVRE	38
Chapitre 10 : LA BRÈCHE	43
Chapitre 11 : CONFSSION ÉLECTRIQUE	46
Chapitre 12 : L'ASSAULT FINAL	52
Chapitre 13 : DERNIER CHARGEUR	55
Chapitre 14 : SORTIE DE SECOURS	59

Chapitre 1

ACIER FROID

Le verrou s'enclenche. Un choc sourd. Trois tonnes d'acier scellent la sortie. Le mécanisme hydraulique siffle une dernière fois. Puis le silence. Elias lâche son sac de sport. Les liasses de billets amortissent la chute. Sarah reste immobile. Son fusil d'assaut pointe vers le sol. Elle ne regarde pas l'argent. Elle regarde la porte. La lumière des tubes fluorescents grésille. L'air est déjà lourd. Il sent la poussière et l'huile de moteur.

Elias retire son masque de ski. Sa peau est moite. Une balafre coupe son sourcil gauche en deux. Il vérifie sa montre. Le RAID est dans le hall. Les bottes tactiques frappent le marbre. Le bruit traverse les parois. C'est une vibration sourde. Un battement de cœur mécanique. Elias sort un paquet de cigarettes. Il se ravise. L'oxygène est compté. Il range le paquet. Ses mains sont calleuses. Elles tremblent légèrement.

Sarah tourne la tête. Ses cheveux sont rasés de près. Le cuir chevelu est blanc. Elle porte un gilet pare-balles trop large. L'omoplate droite dessine une bosse sous le tissu. La cicatrice de Marseille. Elias se souvient du recul de son arme. Il se souvient du sang sur le bitume. Il a tiré pour partir. Elle est restée pour payer. Aujourd'hui, les rôles s'inversent.

"Le code," dit Elias.

Sa voix est un râle. Le tabac a brûlé ses cordes vocales.

Sarah ne répond pas. Elle s'assoit sur une pile de billets. Cinquante millions sous ses fesses. Elle sort un couteau de combat. Elle nettoie ses ongles. La lame brille sous la lumière blafarde.

"Le code, Sarah."

Elle lève les yeux. Ses pupilles sont des têtes d'épingle.

"Il n'y a plus de code, Elias."

Elle range le couteau. Elle croise les bras.

"J'ai grillé le clavier."

Elias s'approche. Ses pas résonnent. Il attrape Sarah par le col. Le kevlar grince. Il la plaque contre les coffres de dépôt. Le métal est froid. Sarah ne résiste pas. Elle montre ses dents. Elles sont tachées de sang. Elle a dû se mordre la lèvre pendant l'assaut.

"On va crever ici," crache Elias.

"On va crever ensemble," répond Sarah.

Il serre les poings. Ses phalanges blanchissent. Il lâche prise. Il recule.

Dehors, une explosion secoue la banque. Une charge de rupture. Le sol de la chambre forte vibre. Les étagères métalliques tintent. Elias ramasse son HK416. Il vérifie le chargeur. Trente cartouches. Le dernier chargeur. Il tâte sa poche. La douille de Marseille est là. Un morceau de cuivre froid. Son porte-bonheur. Son péché.

L'air s'appauvrit. La respiration devient un effort conscient. Les poumons brûlent. Elias sent la sueur couler dans son dos. Elle est glacée. Sarah se lève. Elle ramasse son arme. Elle vérifie la culasse. Un bruit sec. Métal contre métal. Elle se place face à la porte. Elle attend.

"Pourquoi ?" demande Elias.

Il s'adosse à un mur de coffres. Il glisse jusqu'au sol.

Sarah ne se retourne pas.

"Pour voir ta gueule quand la porte s'est fermée."

Elle rit. C'est un son bref. Un aboiement.

"Tu as eu peur, Elias. Pour la première fois."

Une foreuse attaque la paroi latérale. Le bruit est strident. Une mèche au diamant dévore l'acier. La poussière de métal flotte dans l'air. Elle brille comme de la neige grise. Elias ferme les yeux. Il visualise le plan de la banque. Les colonnes d'assaut. Les tireurs d'élite sur les toits. Le périmètre de sécurité. Ils sont dans un cercueil de cent millions de francs.

Sarah s'approche de lui. Elle s'accroupit. Son visage est à quelques centimètres du sien. Elias sent son souffle. Ses yeux cherchent la balafre d'Elias.

"Tu as encore la balle ?"

Elias sort la douille de sa poche. Il la pose sur la paume de Sarah. Le métal est chaud.

"C'est tout ce qu'il reste de nous," dit-il.

Sarah serre la main sur le cuivre. Ses ongles s'enfoncent dans sa peau.

La foreuse s'arrête. Un silence de mort revient. Puis, trois coups brefs. Le signal du RAID. Ils vont injecter du gaz. Ou utiliser une charge thermique. Elias se lève. Ses jambes sont lourdes. L'acide lactique brûle ses muscles. Il épaupe son fusil. Sarah se place à sa gauche. Épaule contre épaule.

"Si on sort," commence Elias.

"On ne sort pas," coupe Sarah.

Elle arme son fusil. Le percuteur est prêt.

"On finit le travail."

La paroi commence à chauffer. Le métal rougit. Une ligne de feu dessine un rectangle sur le mur. La température monte. La sueur s'évapore. L'odeur de peinture brûlée remplace celle de l'encre. Elias ajuste sa visée. Le point rouge de son optique danse sur la zone de découpe.

Sarah respire par la bouche. Des inspirations courtes. Elle ne tremble pas. Elle est une machine. Une machine brisée à Marseille. Réparée dans la douleur. Elias sent la pression monter dans ses oreilles. Le manque d'oxygène provoque des acouphènes.

Un sifflement permanent.

Le rectangle de métal bascule vers l'intérieur. Il tombe avec un fracas de tonnerre. La poussière envahit la pièce. Des faisceaux de lampes tactiques percent le brouillard. Des silhouettes noires apparaissent.

"Police ! Jetez vos armes !"

Elias ne jette rien. Il presse la détente.

Le premier tir déchire le silence. La culasse recule. La douille vide rebondit sur le sol. Sarah tire à son tour. Le rythme est soutenu. Cadence de combat.

Les balles du RAID frappent les sacs de billets. Le papier vole. Une pluie de 500 francs inonde la chambre forte. Elias change de cible. Il vise les casques. Il vise les articulations. Il se déplace. Il utilise les étagères comme couvert. Le métal gémit sous les impacts.

Sarah hurle. Ce n'est pas un cri de douleur. C'est un cri de guerre. Elle avance vers la brèche. Elle tire au jugé. Les flashes des départs de coups illuminent son visage. Elle ressemble à un démon de poussière. Elias la couvre. Il vide son chargeur avec précision. Chaque balle compte. Il n'en a plus d'autres.

Un agent du RAID s'effondre. Un autre recule. Le gaz lacrymogène commence à se répandre. Une fumée blanche et âcre. Elle pique les yeux. Elle brûle la gorge. Elias tousse. Il perd de vue Sarah.

"Sarah !"

Pas de réponse. Juste le bruit des rafales.

Il atteint la brèche. Le corps d'un policier barre le passage. Elias lui prend une grenade aveuglante. Il dégoupille. Il compte. Un. Deux. Il lance.

L'explosion blanche sature l'espace. Elias bascule de l'autre côté. Il est dans le couloir technique. L'air est frais. Il fait mal aux poumons. Il se plaque contre le mur.

Sarah est là. Elle est au sol. Son gilet est criblé d'impacts. Elle respire encore. Elle tient toujours la douille de Marseille dans sa main gauche. Son fusil est vide.

Elias s'approche. Il vérifie ses propres blessures. Rien de grave. Des éclats. De la fatigue.

Il regarde le couloir. Les renforts arrivent. Les gyrophares balayent les murs au loin. Bleu. Rouge. Bleu. Rouge.

Il prend la main de Sarah. Il l'aide à se relever. Elle pèse une tonne. Elle s'appuie sur lui. Leurs regards se croisent. Il n'y a pas de pardon. Il y a juste la nécessité.

"Le dernier chargeur," murmure Sarah.

Elias sort son arme de poing. Un Glock 17. Il engage la culasse.

"Pour deux," répond Elias.

Ils avancent vers la lumière des projecteurs. Leurs ombres s'étirent sur le marbre brisé. Le bruit des sirènes sature l'espace. Elias serre la crosse de son arme. Sarah serre la douille. Ils marchent droit vers le barrage. Les fusils laser pointent sur leurs poitrines. Elias ne ralentit pas. Sarah non plus. Ils franchissent la dernière porte.

Le froid de la nuit zurichoise les frappe. C'est une gifle. Elias lève son arme. Sarah lève la sienne. Les tireurs d'élite ajustent leurs tirs. Le temps se fige. Un doigt presse une détente. Le percuteur frappe l'amorce. La poudre s'enflamme. La balle quitte le canon.

Chapitre 2

LE CODE MORT

Sarah crache sur la porte blindée. Le glaire glisse lentement sur l'acier brossé. Elias fixe le clavier numérique. La marque Kaba-Mas brille sous les lampes de secours. L'écran à cristaux liquides affiche un message fixe. ACCÈS REFUSÉ. Elias tape la séquence une quatrième fois. Ses doigts gantés de cuir frappent le plastique. 0-9-1-1. Le bip sonore est sec. Le voyant reste rouge.

Elias pivote sur ses talons. Le Glock 17 sort du holster en un mouvement fluide. Le canon s'aligne sur le nez de Sarah. Elle ne recule pas. Elle s'appuie contre une pile de liasses de 500 francs. Elle rit. Le son est rauque. Une toux de moteur noyé.

"Le code, Sarah."

Sa voix est un bloc de glace. Elle ne tremble pas.

"Il n'y a plus de code, Elias."

Elle montre ses dents. Elles sont tachées de sang.

"J'ai modifié la puce. On est dans un cercueil de luxe."

Elias observe la cicatrice sur l'épaule de la femme. Le tissu du débardeur est déchiré. La peau est boursouflée. C'est son œuvre. Une balle de 9mm. Tirée il y a deux ans. À Marseille. Sur le quai de la Joliette. Il sent le poids de la douille dans sa poche. Son talisman.

Dehors, le bruit change. Les foreuses thermiques du RAID attaquent la charnière supérieure. Le sol vibre. Les ondes de choc remontent dans les talons d'Elias. Il sent la pression dans ses tympans. L'oxygène diminue. Le capteur de CO2 au plafond clignote. Orange. Puis rouge.

"Donne-moi les chiffres," ordonne Elias.

Il arme le chien. Le clic métallique résonne dans la pièce close.

Sarah écarte les mains. Elle est vide.

"Tue-moi. Ça changera quoi ?"

Elle désigne les sacs de sport. Cent millions de francs suisses.

"On va étouffer sur un tas de papier."

Elias baisse son arme de trois centimètres. Il vise maintenant le genou droit. Il connaît la procédure. La douleur fait parler les plus braves. Sarah le sait aussi. Elle ne bouge pas d'un millimètre. Elle sort une cigarette de sa poche. Elle l'allume avec un Zippo usé. La flamme danse dans l'air vicié. La fumée stagne. Elle ne monte pas. Il n'y a plus de ventilation.

"Tu consommes l'air," dit Elias.

"C'est le but."

Elle aspire une bouffée profonde. Ses poumons sifflent.

"On finit ensemble. Comme prévu."

Elias range son arme. Il s'approche du panneau de contrôle. Il arrache le boîtier plastique. Les fils apparaissent. Rouge. Bleu. Jaune. Il cherche le processeur central. Ses mains sont stables. Il sort un couteau tactique. La lame brille sous les lampes.

Les coups de boutoir reprennent. Le RAID utilise des charges de rupture. Le plafond crache du plâtre. Une fine pellicule blanche recouvre les sacs de billets. Elias coupe le fil bleu. Un arc jaillit. Des étincelles frappent le sol. Le clavier s'éteint.

"Bravo," ricane Sarah. "Maintenant, on est vraiment dans le noir."

La lumière principale s'éteint. Seule la lampe torche fixée au rail du Glock éclaire la scène. Le faisceau balaie les murs. L'acier est partout. Froid. Implacable. La chambre forte est une boîte de dix mètres sur six. Les murs font soixante centimètres

d'épaisseur. Alliage de tungstène et béton vibré.

Sarah se lève. Elle marche vers lui. Elle boîte légèrement. La blessure de Marseille a laissé des traces. Elle s'arrête à dix centimètres du canon. Elle pose son front contre le métal froid de l'arme.

"Fais-le."

Elias ne bouge pas. Il sent l'odeur de Sarah. Sueur. Tabac froid. Poudre.

"Pas encore."

Il repousse la femme. Il retourne aux sacs de sport. Il cherche les explosifs restants. Il reste deux pains de C4. Pas de détonateur à distance. Juste un cordon détonant court. Trop court.

"On va faire sauter la porte," dit Elias.

"L'onde de choc va nous broyer les organes," répond Sarah.

"C'est ça ou l'asphyxie."

Elias plaque le C4 contre les gonds. Il utilise du ruban adhésif renforcé. Ses gestes sont mécaniques. Précis. Il ne regarde plus Sarah. Il se concentre sur la charge. Il insère le cordon.

Le bruit des foreuses s'arrête brusquement. Le silence revient. Il est plus lourd que le bruit. Elias s'immobilise. Il écoute.

"Ils préparent l'assaut final," murmure-t-il.

"Ils attendent que l'air manque," dit Sarah. "Ils ramasseront les corps demain."

Elias sort la douille de sa poche. Il la fait rouler entre ses doigts. Le laiton est chaud. Il regarde Sarah. Elle fixe l'objet. Elle reconnaît la marque du percuteur.

"Tu l'as gardée," dit-elle.

Ce n'est pas une question. C'est un constat.

Elias range la douille. Il prend le briquet de Sarah.

"Contre le mur du fond. Sous les sacs."

Sarah s'exécute. Elle empile les sacs de billets pour former un rempart dérisoire. Elle s'allonge derrière. Elias la rejoint. L'espace est étroit. Leurs corps se touchent. Le kevlar frotte contre le kevlar. La chaleur humaine est étouffante.

"Si on sort," commence Sarah.

"On ne sortira pas," coupe Elias.

Il saisit l'extrémité du cordon.

"Compte jusqu'à trois."

Sarah ferme les yeux. Elle pose sa main sur celle d'Elias. Ses doigts sont froids.

"Un."

Le RAID frappe la porte avec un bélier hydraulique. Le métal hurle.

"Deux."

Elias sent le cœur de Sarah battre contre son bras. Un rythme rapide. Animal.

"Trois."

Elias actionne le briquet. La mèche prend feu. Le sifflement commence. La lumière court vers la porte. Elias plaque Sarah au sol. Il couvre son corps avec le sien. Il attend l'impact. Il attend la fin.

L'explosion déchire le silence.

Chapitre 3

PÉRIMÈTRE ZÉRO

La poussière de béton stagne dans l'air. Elle sature les poumons. Elias crache un filet de salive grise. Il roule sur le côté. Son épaule heurte un rayonnage métallique. Les liasses de billets amortissent le choc. Le silence revient après le fracas. Il est lourd. Épais. Sarah se redresse lentement. Elle secoue la tête. Des éclats de plâtre tombent de ses cheveux rasés. Elle ne dit rien. Elle vérifie l'état de son Beretta. La culasse recule. Une cartouche est engagée. Elle relâche le ressort. Le claquement du métal est sec.

Dehors, le périmètre zéro est en place. Les projecteurs de forte puissance s'allument. Les faisceaux blancs découpent la façade de la banque. Ils frappent les vitres blindées. Le verre brisé scintille sur le trottoir. Le commissaire Varga ajuste son casque radio. Il observe le déploiement sur son moniteur. Trois colonnes du RAID occupent le hall. Les hommes portent des boucliers lourds. Ils ressemblent à des insectes noirs sous la lumière crue. Les tireurs d'élite sont en position. Toit de l'immeuble d'en face. Distance : quarante mètres. Angle de tir : trente degrés. Ils attendent un mouvement derrière les fentes de la chambre forte.

Elias s'adosse à la paroi de fer. Il sort son Glock 17. Il éjecte le chargeur. Il compte les munitions du bout de l'index. Une. Deux. Trois. Huit cartouches au total. Le compte est mauvais. Il range le chargeur dans le puits. Un coup sec du plat de la main verrouille l'ensemble. Il regarde Sarah. Elle est assise sur un sac de sport rempli de coupures de 500. Elle aligne ses propres munitions sur ses genoux. Sept balles. Le cuivre brille sous la lampe de secours. Elle les insère une par une dans son chargeur. Ses gestes sont précis. Mécaniques. Elle ne tremble pas.

"Huit," dit Elias.

"Sept," répond Sarah.

Leurs regards se croisent. La haine est une ligne droite entre eux. Elias sent la douille dans sa poche. Elle pèse plus lourd que l'arme. Sarah touche la cicatrice sur son omoplate. Le tissu du kevlar frotte contre la peau boursouflée. La chaleur dans la pièce augmente. Le système de ventilation est mort. L'oxygène diminue à chaque inspiration. La sueur coule le long de la balafre d'Elias. Elle pique son œil gauche. Il ne cille pas.

Une vibration sourde remonte par le sol. Les flics utilisent une foreuse thermique sur le flanc ouest. Le bruit est un bourdonnement de frelon. Le métal de la chambre forte chante sous la contrainte. Elias se lève. Ses genoux craquent. Il ramasse un fusil d'assaut abandonné par un garde. La chambre est vide. Le percuteur frappe dans le vide. Il jette l'arme. Elle produit un son mat sur le tapis de billets.

Varga donne ses ordres dans le micro. "Colonne Alpha, préparez la charge de rupture. Colonne Bêta, couvrez l'angle mort." Les policiers progressent. Leurs bottes crissent sur le verre pilé. Ils installent des vérins hydrauliques contre la porte principale. La pression monte. Les manomètres indiquent dix tonnes. Le cadre en acier commence à gémir. Les rivets sautent un par un. Ils ressemblent à des coups de feu.

À l'intérieur, Sarah se place face à la porte. Elle écarte les jambes. Elle stabilise son tir. Elias se poste de l'autre côté du sas. Il vérifie l'angle de rebond sur les parois. Le béton est trop dur. Les balles vont ricocher partout. C'est un piège circulaire. Un tombeau de luxe. Cent millions de francs entourent les deux corps. Le papier ne protège de rien.

"La porte va céder," dit Elias.

Sarah hoche la tête. Elle serre la crosse de son Beretta. Ses phalanges blanchissent.

"Le premier qui entre est pour moi," dit-elle.

"Prends le bas. Je prends le haut."

Le bruit de la foreuse s'arrête. Un silence de mort s'installe. Elias entend le sang battre dans ses tempes. Un rythme rapide. Animal. Il sent l'odeur du tabac froid sur ses propres vêtements. Il pense à Marseille. À la trajectoire de la balle. Au recul de l'arme. Sarah respire par la bouche. Des inspirations courtes. Économiques. Elle économise l'air. Elle économise sa vie.

Une lumière rouge balaie la fente de la porte. Un laser de visée. Il cherche une cible. Elias se plaque contre le mur. Le point rouge danse sur les sacs de billets. Il finit par se fixer sur le torse de Sarah. Elle ne bouge pas. Elle fixe le laser. Elle sourit. C'est un rictus sans joie. Une contraction des muscles faciaux.

Varga lève la main. Les hommes du RAID retiennent leur souffle. Le doigt du tireur d'élite est sur la queue de détente. La pression est constante. Le monde s'arrête à ce périmètre. Tout ce qui existe est contenu dans ces trois tonnes d'acier.

"Trois," chuchote Varga dans sa radio.

"Deux."

"Un."

L'explosion de la charge de rupture déchire l'air. La porte de la chambre forte oscille sur ses gonds massifs. Elle s'ouvre lentement. Un nuage de fumée blanche s'engouffre dans la pièce. Elias lève son Glock. Sarah aligne ses organes de visée. Le premier bouclier balistique apparaît dans l'embrasure.

Elias presse la détente.

Le premier étui vide tinte sur le sol.

Il en reste sept.

Chapitre 4

SOUVENIR DE PLOMB

Marseille. Le quai d'Arenc. La nuit est une masse sombre. L'air sent le sel et le gasoil brûlé. Elias court sur le béton froid. Ses bottes frappent le sol avec un rythme lourd. Derrière lui, les gyrophares découpent l'obscurité en tranches bleues. Les sirènes déchirent le silence du port. Sarah est à dix mètres. Elle boite. Sa cheville a tourné sur un rail de grue. Elle serre un sac de sport contre son torse. Le cuir est lourd. Les billets pèsent.

Elias s'arrête près d'une pile de conteneurs. Il regarde le Zodiac au pied du quai. Le moteur hors-bord tourne au ralenti. L'eau clapote contre la coque en caoutchouc. Un seul homme peut monter. Un seul peut franchir la digue avant le bouclage. Les flics ferment le périmètre. Les portières de voitures claquent. Les ordres fusent dans les haut-parleurs.

Sarah arrive à sa hauteur. Son visage est couvert de sueur. Elle tend la main vers lui. Ses doigts tremblent. Elias ne prend pas sa main. Il sort son Sig Sauer. Le métal est froid. La crosse en polymère adhère à sa paume. Il arme la culasse. Le bruit mécanique est sec. Net. Sarah s'arrête. Elle regarde le canon noir. Ses yeux s'écarquillent. Elle ne dit rien. Le vent soulève ses cheveux courts.

Elias aligne les organes de visée. Le guidon se fixe sur l'épaule droite de Sarah. Juste au-dessus de la clavicule. Il ne vise pas le cœur. Il ne vise pas la tête. Il veut une blessure nette. Une entrave. Il presse la détente. Le coup part. La détonation claque entre les conteneurs. La flamme de bouche éclaire le quai pendant une fraction de seconde.

Le projectile de neuf millimètres percute le tissu. Il déchire la peau. Il brise l'os. Sarah bascule en arrière. Elle frappe le goudron. Le sac de sport glisse. Elias ramasse le sac. Il saute dans le Zodiac. Il pousse la manette des gaz à fond. Le moteur hurle. L'étrave fend l'eau sale. Il ne se retourne pas. Il entend un cri. C'est un son animal. Une déchirure dans la nuit. Il jette la douille vide dans l'eau noire. Elle coule sans bruit.

Zurich. Présent. La chambre forte du Crédit Suisse. La fumée des grenades aveuglantes stagne au plafond. Elias plaque son dos contre une étagère métallique. Les liasses de billets amortissent le choc. Il sent la douille de Marseille dans sa poche de pantalon. Le laiton est poli par le temps. Il est lisse. Brûlant contre sa cuisse.

Sarah est à trois mètres. Elle est accroupie derrière un chariot de lingots. Elle porte un gilet pare-balles noir. Le kevlar est tendu. Sous le tissu, à l'épaule droite, la cicatrice tire. C'est une boursoufflure de chair morte. Un relief irrégulier. Elle bouge le bras. La douleur est un vieux moteur qui redémarre. Elle fixe Elias. Son regard est une lame de fond.

Le RAID avance dans le couloir. Les bottes tactiques crissent sur le marbre brisé. Un premier bouclier balistique apparaît dans l'embrasure de la porte. Il est massif. Noir mat. Elias lève son Glock. Il tire deux fois. Les impacts marquent le polycarbonate. Le flic derrière le bouclier ne recule pas. Il progresse. Pas à pas.

Sarah change de chargeur. Ses mouvements sont précis. Mécaniques. Elle insère le magasin dans son pistolet-mitrailleur. Elle tire la culasse. Le clic est métallique. Elle vise le bas du bouclier. Les jambes des assaillants sont la seule cible. Elle lâche une rafale courte. Trois coups. Le plomb ricoche sur le sol. Un homme du RAID s'effondre. Il lâche son arme. Il hurle.

"Le code, Sarah," dit Elias.

Sa voix est basse. Elle passe sous le bruit des tirs.

Sarah ne répond pas. Elle tire encore. Les douilles chaudes pleuvent sur les sacs de

billets. Elles tintent comme de la monnaie.

"Donne-moi le code. On sort par la ventilation."

Sarah tourne la tête. Un rictus déforme sa bouche.

"Tu as tiré, Elias. Tu as pris le sac. Tu as pris le bateau."

"C'était le plan."

"C'était ton plan."

Une grenade lacrymogène roule sur le sol. Elle siffle. Un gaz blanc s'échappe. L'air devient acide. Elias retient sa respiration. Ses yeux brûlent. Il tire à l'aveugle vers la porte. Le recul secoue son poignet. Il sent chaque os. Chaque tendon. L'adrénaline sature son sang. Le monde se réduit à cette pièce. À cette femme. À cette haine.

Le RAID utilise un bélier hydraulique sur la paroi latérale. Le béton explose. La poussière envahit la chambre forte. Les projecteurs extérieurs percent le nuage. Des faisceaux blancs balayent les piles d'argent. Elias rampe vers Sarah. Il glisse sur le sang d'un garde. Le liquide est visqueux. Chaud.

Il arrive à côté d'elle. Il saisit son bras valide. Elle se dégage violemment. Elle pointe son arme sur son front. Le canon est brûlant. Il sent la chaleur contre sa peau.

"Tire," dit Elias. "Fais-le."

Le doigt de Sarah tremble sur la queue de détente. Les muscles de son cou sont tendus. La cicatrice de son épaule la brûle. Elle sent le plomb de Marseille dans sa chair. C'est une présence constante. Une ancre.

Dehors, les foreuses attaquent le plafond. Les vibrations font trembler les étagères. Des liasses de 500 francs tombent. Elles recouvrent le sol comme des feuilles mortes. C'est une fortune inutile. Du papier pour un linceul.

"Le code," répète Elias.

Il sort la douille de sa poche. Il la pose sur un lingot d'or entre eux. Le laiton brille sous les projecteurs.

"Je l'ai gardée. Tous les jours. Sept cent trente jours."

Sarah regarde la douille. Ses yeux se mouillent. Ce n'est pas de la tristesse. C'est le gaz. C'est la poussière. C'est la fin.

Le plafond cède. Un bloc de béton s'écrase sur une table de comptage. La poussière aveugle tout. Les hommes du RAID sautent par le trou. Ils sont des ombres noires. Des machines de guerre. Elias vide son avant-dernier chargeur. La culasse reste bloquée en arrière. Chambre vide.

Il regarde son dernier chargeur. Il contient quinze cartouches.

Il regarde Sarah. Elle n'a plus de munitions. Elle tient son arme comme un club.

Le RAID forme une ligne. Les lasers rouges dansent sur leurs poitrines. Les points se fixent. Ils cherchent le centre de masse.

Elias tend son dernier chargeur à Sarah.

Elle le regarde. Elle regarde la douille sur le lingot.

Elle prend le chargeur. Ses doigts effleurent ceux d'Elias. Le contact est bref. Sec.

Elle insère le magasin dans son arme.

"Le code est 04-10-22," dit-elle.

La date de Marseille.

Elias tape les chiffres sur le clavier de secours. Le mécanisme de la ventilation s'enclenche. Une trappe s'ouvre dans le mur du fond. Un courant d'air frais entre dans la fournaise.

"Va," dit Sarah.

Elle se lève. Elle fait face au RAID. Elle lève son arme.

Elias ne bouge pas. Il ramasse la douille. Il la serre dans son poing.

Le premier tir du RAID claque.

Le dernier chargeur répond.

Le plomb décide.

Le reste est du silence.

Chapitre 5

OXYGÈNE RARE

Le voyant de secours vire au rouge. Un clic métallique résonne dans la structure. Les pales du ventilateur ralentissent. Elles s'arrêtent avec un grincement sec. Le silence écrase la pièce. Elias retire son casque de protection. Ses cheveux collent à son front. La température grimpe de deux degrés en une minute. Sarah dévisage le plafond. Ses narines se pincent. L'air devient une pâte épaisse. Elle pèse dans les poumons. Elias compte ses pulsations. Quatre-vingt par minute. Trop rapide. Il doit calmer son rythme cardiaque. Il s'assoit sur un sac de billets. Le plastique crisse sous son poids. Cent millions de francs suisses. Du papier inutile.

La sueur perle sur les tempes de Sarah. Une goutte glisse le long de sa cicatrice. Elle atteint son œil droit. Elle ne cligne pas. Le sel brûle la cornée. Elle fixe Elias. Son regard est une lame de fond. Elle approche son visage du sien. Leurs souffles se mélangent. C'est un gaspillage de ressources.

« Tu respires trop fort », dit Sarah.

Sa voix est un râle de gorge sèche.

« Je réfléchis », répond Elias.

« Réfléchir consomme de l'oxygène. Arrête. »

Il regarde le manomètre près de la porte. L'aiguille descend vers la zone noire. Le RAID a coupé l'alimentation principale. Ils veulent les sortir par asphyxie. C'est une procédure standard. Propre. Pas de sang sur le marbre du hall. Elias sort son Glock. Il vérifie la chambre. Une cartouche est engagée. Il repose l'arme sur ses genoux. Ses doigts tremblent légèrement. C'est le manque de dioxygène. Le cerveau s'embrume. Les extrémités s'engourdissent.

Sarah s'accroupit devant lui. Elle pose ses mains sur ses genoux. Ses paumes sont moites. Elle serre le tissu du pantalon tactique.

« Marseille », murmure-t-elle.

Elias ne détourne pas les yeux.

« L'épaule droite. Neuf millimètres. »

« Tu as tiré sans hésiter », dit-elle.

« Tu étais sur le passage. »

« J'étais ton partenaire. »

« Tu étais un obstacle. »

Elle sourit. Ses dents sont tachées de sang. Elle a dû se mordre la lèvre.

« Tu es une ordure, Elias. »

« On est dans la même boîte, Sarah. »

« Je vais te voir mourir ici. »

« Tu mourras deux minutes après moi. »

La vibration des foreuses reprend. Le son est plus proche. Ils attaquent le pivot supérieur de la porte. La poussière de béton filtre par les interstices. Elle danse dans la lumière rouge des diodes. Elias tousse. Chaque quinte de toux est une agression. Ses poumons réclament du vide. Il sent une pression derrière ses globes oculaires. C'est l'hypoxie. Elle arrive par vagues. La première vague apporte la confusion. La deuxième apporte la somnolence. La troisième est définitive.

Sarah tire un couteau de sa botte. Elle fait jouer la lame. L'acier capte le reflet rouge.

Elle approche la pointe de la gorge d'Elias.

« Je pourrais t'ouvrir maintenant », dit-elle.

« Fais-le. Ça fera moins de poumons à nourrir. »

Elle appuie. Une goutte de sang perle sur le col du Kevlar.

« Tu n'as même pas peur », crache-t-elle.

« La peur utilise trop d'énergie. »

Il saisit le poignet de Sarah. Sa poigne est ferme malgré la fatigue. Il écarte la lame. Il la ramène contre son propre torse.

« Le code, Sarah. Donne-moi le code. »

« Jamais. »

« On va griller ici. »

« C'est le plan. »

Elle se rapproche encore. Leurs poitrines se touchent. Le gilet pare-balles de Sarah est chaud. Elias sent les battements de son cœur à travers les couches de kevlar. C'est un rythme de métronome. Elle est calme. Elle a accepté la fin. Lui non. Il cherche une faille. Il regarde les étagères de lingots. Trois tonnes de métal. Une masse thermique.

« La chaleur », dit Elias.

« Quoi ? »

« On dégage trop de chaleur. Enlève ton gilet. »

« Pour que tu puisses me loger une balle plus facilement ? »

« Pour tenir dix minutes de plus. »

Elle hésite. Elle lâche son couteau. Il tombe sur le sol avec un bruit sourd. Elle défait les velcros de son gilet. Le bruit du scratch déchire le silence. Elle retire la protection. Son débardeur noir est trempé de sueur. La cicatrice de sortie de balle est visible sur son épaule. Elle est boursouflée. Mauve sous la lumière rouge. Elias retire son propre gilet. Il sent l'air frais, ou ce qu'il en reste, sur sa peau. C'est un soulagement bref.

Ils sont assis l'un en face de l'autre. Deux prédateurs dans une cage trop petite.

« Pourquoi tu as gardé la douille ? » demande Sarah.

Elias plonge la main dans sa poche. Il sort le petit cylindre de laiton. Il le fait rouler entre son pouce et son index.

« Un rappel », dit-il.

« De quoi ? »

« Que je ne rate jamais deux fois. »

Sarah rit. C'est un son sec. Une percussion.

« Tu m'as ratée à Marseille. Je suis vivante. »

« Je voulais que tu restes au sol. Pas que tu crèves. »

« Tu mens. »

« Crois ce que tu veux. On n'a plus le temps pour les débats. »

Le bruit des foreuses s'arrête brusquement. Un silence total revient. C'est mauvais signe. Cela signifie que le RAID change de tactique. Ils vont injecter du gaz. Ou utiliser une charge de découpe linéaire. Elias ramasse son arme. Il vérifie la culasse. Sarah récupère son fusil d'assaut vide. Elle s'en sert comme d'une masse.

L'air devient raréfié. Elias sent ses membres s'alourdir. Ses pensées deviennent des fragments. Des images de Marseille. Le quai. La pluie. Le sang sur le bitume. Il secoue la tête. Il doit rester concentré.

« Sarah. »

Elle ne répond pas. Ses yeux sont clos. Elle respire par la bouche. Des inspirations courtes. Superficielles.

« Sarah ! »

Il lui donne une gifle légère. Elle sursaute. Ses yeux s'ouvrent. Ils sont vitreux.

« Reste avec moi », dit Elias.

« Pourquoi ? »

« Je ne veux pas crever seul avec tout ce fric. »

Elle esquisse un mouvement de tête. Un signe de dédain.

« Le fric ne vaut rien. L'air vaut tout. »

Elle a raison. Dans cette pièce, un litre d'oxygène vaut plus qu'un lingot d'un kilo. Ils sont les personnes les plus riches et les plus pauvres du monde.

Elias se lève. Ses jambes sont du coton. Il titube jusqu'au panneau de contrôle de la porte. Il tape une série de chiffres au hasard. Le clavier émet un bip d'erreur. Le son est strident. Il lui vrille le tympan.

« Arrête ça », dit Sarah.

« Il y a forcément un bypass manuel. »

« Il n'y en a pas. J'ai grillé les circuits avant de fermer. »

Elias se tourne vers elle. Il pointe son arme sur sa tête.

« Répète. »

« On est dans un tombeau, Elias. J'ai scellé la pierre. »

Il ne tire pas. Il baisse son arme. La colère demande trop d'oxygène. Il se laisse glisser contre la porte. Le métal est froid. C'est la seule chose agréable dans cette pièce.

« Pourquoi ? » demande-t-il.

« Pour Marseille. Pour les deux ans de placard. Pour l'épaule qui me fait mal quand il pleut. »

« Tu t'es suicidée pour une vengeance ? »

« Je nous ai tués. C'est différent. »

Elle rampe vers lui. Elle s'installe à ses côtés. Leurs épaules se touchent.

« On est une belle équipe », dit-elle.

« La pire. »

« On a réussi le casse du siècle. »

« Et on va finir dans un sac mortuaire. »

Une explosion sourde secoue la structure. Ce n'est pas la porte. C'est le plafond. Le RAID utilise des charges directionnelles. Des morceaux de plâtre tombent. Une fissure apparaît dans le béton. Un filet de fumée blanche s'engouffre dans la pièce. Ce n'est pas de l'air. C'est du gaz lacrymogène.

Elias plaque un morceau de tissu sur sa bouche.

« Masque ! » hurle-t-il.

Sarah n'en a pas. Elle inhale une bouffée. Elle se plie en deux. Elle vomit de la bile sur les liasses de billets. Elias la tire vers lui. Il partage son morceau de tissu. Ils sont collés l'un à l'autre. Le gaz brûle leur peau. Leurs yeux pleurent abondamment. C'est une agonie chimique.

À travers le brouillard, Elias voit une silhouette. Une forme sombre descend du plafond. Un câble de rappel. Le premier homme du RAID. Il porte un masque à gaz intégral. Une visière noire. Il ressemble à un insecte géant. Il tient un HK MP5. Le laser rouge balaie la pièce. Il se fixe sur la poitrine d'Elias.

Elias lève son Glock. Sa vision est floue. Il tire. Le coup de feu est assourdissant dans l'espace clos. La balle ricoche sur le kevlar de l'agent. L'homme ne tombe pas. Il ajuste son tir.

Sarah se redresse dans un effort violent. Elle attrape son couteau au sol. Elle se jette en avant. Elle est une ombre de fureur. Elle percute l'agent. Ils roulent au sol sur les sacs de billets. Elias essaie de viser, mais ils sont trop proches.

Un deuxième agent descend. Puis un troisième.

La chambre forte est envahie.

Le gaz est partout.

Elias sent ses forces l'abandonner. Il lâche son arme.

Il regarde Sarah. Elle est au sol. Un agent lui écrase le dos avec son genou. Elle ne lutte plus.

L'un des hommes s'approche d'Elias. Il lui assène un coup de crosse sur la tempe.

Le monde devient noir.

La dernière chose qu'il entend est le sifflement de l'oxygène qui revient dans la pièce.

Trop tard.

Chapitre 6

LA DOUILLE D'ADIEU

Elias ouvre les yeux. Le béton est froid contre sa joue. Ses poignets sont liés par du plastique noir. Les serflex coupent la circulation. Le sang cogne dans ses tempes. L'air est saturé de poudre et de gaz. Les hommes du RAID s'activent. Leurs bottes lourdes frappent le sol. Ils parlent dans des radios. Les voix sont hachées. Elias tourne la tête. Sarah est à trois mètres. Elle est assise contre un coffre ouvert. Son visage est maculé de suie. Un agent la surveille. Le canon d'un fusil d'assaut pointe vers son torse. Le laser rouge marque son sternum.

Le silence revient par vagues. Les foreuses se sont tues. Les murs de la chambre forte sont criblés d'impacts. Des liasses de billets jonchent le sol. Le papier est froissé. Le sang s'étale sur les coupures de 500. Elias respire avec difficulté. Ses côtes sont brisées. Il sent chaque mouvement dans ses poumons. Il regarde Sarah. Elle ne bouge pas. Ses yeux sont des billes d'acier. Elle fixe le vide. La cicatrice sur son épaule tire sous son vêtement.

Elias glisse sa main vers sa poche droite. Le mouvement est lent. Ses doigts engourdis cherchent le contact. Il sent le métal. C'est une douille de 9mm. Le laiton est poli par le frottement. Il porte cet objet depuis sept cent trente jours. C'est le souvenir de Marseille. La balle qui a traversé l'épaule de Sarah. Il l'a ramassée dans le caniveau. Il l'a gardée chaque matin. C'est son poids mort. Sa dette personnelle.

L'agent du RAID se détourne. Il ajuste son casque. Elias contracte ses muscles. Il bascule sur le côté. Il crache un filet de salive épaisse. Il regarde Sarah. Elle tourne enfin la tête. Leurs regards se croisent. Il n'y a pas de pardon. Il n'y a que de la fatigue. Elias sort la douille de sa poche. Il la lance. Le laiton siffle dans l'air. Il

rebondit sur le carrelage. Le son est cristallin. La douille s'arrête entre les jambes de Sarah.

Elle baisse les yeux. Elle reconnaît l'objet. Ses doigts entravés se referment sur le métal. Elle porte la douille à son visage. Elle ne pleure pas. Elle ouvre la bouche. Elle place le laiton entre ses molaires. Elle serre. Le goût est amer. C'est le goût du plomb et de la vieille graisse. Elle ferme les paupières. Elle sent la morsure du métal contre l'émail. La douleur de Marseille se réveille. C'est un signal physique.

Un officier entre dans la pièce. Il porte un brassard orange. Il regarde les sacs de billets. Il regarde les prisonniers. Il donne un ordre bref. Deux agents saisissent Elias par les aisselles. Ils le redressent brutalement. Ses pieds traînent sur le sol. Il ne lutte pas. Il regarde Sarah une dernière fois. Elle garde la douille dans sa bouche. Elle serre les dents. Le métal craque. Elle ne le lâchera pas.

Les hommes du RAID évacuent la zone. Ils emportent les preuves. Ils emportent les corps. La lumière des torches balaie les murs. Les ombres s'étirent. Elias est poussé vers le couloir. Il sent le froid du hall de la banque. Le marbre est brisé. Les vitres volent en éclats sous les pas. Dehors, les gyrophares découpent la nuit. Le bleu et le rouge alternent sur les façades.

Sarah est relevée à son tour. Elle garde la tête haute. La douille est toujours coincée entre ses dents. C'est son trophée. C'est sa preuve. Elias a tiré. Elias a payé. Le compte est juste. Les agents les séparent. Ils les poussent dans des fourgons différents. Les portes blindées claquent. Le verrouillage est automatique.

Elias est seul dans le noir. Il sent l'absence de la douille dans sa poche. Son doigt cherche le vide. Il n'y a plus rien. Il s'adosse à la paroi métallique. Le véhicule démarre. Les suspensions absorbent les chocs. Il ferme les yeux. Il imagine Sarah dans l'autre fourgon. Il imagine le métal contre sa langue. Le goût de la trahison est enfin consommé.

Le convoi quitte la rue de la banque. Les pneus crissent sur le verre pilé. La chambre forte est vide. Les billets restent au sol. L'oxygène circule à nouveau. Le dernier chargeur est resté là-bas. Sous une pile de billets ensanglantés. La douille d'adieu est partie avec elle. Le contrat est terminé. Elias respire l'odeur du plastique neuf du fourgon. Il attend la suite. La suite n'a pas d'importance. Le métal a parlé. Le reste est du silence.

Chapitre 7

PREMIER IMPACT

Le sol vibre. La secousse remonte par les semelles. Elle s'installe dans les chevilles. Puis dans les genoux. C'est une fréquence basse. Un bourdonnement sourd. La paroi nord tremble. Le béton rejette sa première couche. Une poussière grise s'élève. Elle stagne à trente centimètres du sol. Elle recouvre les sacs de sport. Elle se dépose sur les liasses de 500. Le rose des billets disparaît. Tout devient terne. Tout devient minéral.

Elias ne bouge pas. Il observe le plafond. Une fissure fine apparaît. Elle part du coin gauche. Elle rampe vers le centre. On dirait un éclair figé dans le plâtre. Le bruit change. Le bourdonnement devient un sifflement. C'est le diamant. La tête de forage attaque l'acier trempé. Le son déchire les tympanes. C'est un cri de métal. Elias ouvre la bouche pour équilibrer la pression. Ses mâchoires craquent.

Sarah est à cinq mètres. Elle est accroupie derrière un chariot de lingots. Elle vérifie son arme. C'est un Glock 17. Elle retire le chargeur. Elle compte les cartouches. Neuf millimètres Parabellum. Cuivre et plomb. Elle réinsère le bloc. Le clic est sec. Elle ne regarde pas Elias. Elle regarde la porte blindée. Ses doigts sont blancs. La pression sur la crosse est maximale. La cicatrice sur son épaule tire sous son gilet. Le tissu frotte la peau cicatrisée.

La foreuse insiste. La température monte. L'air devient lourd. Il sent le calcaire et l'huile de coupe. Elias se lève. Ses mouvements sont lents. Économiques. Il contourne les piles de billets. Cent millions de francs suisses. Des tonnes de papier fiduciaire. Cela n'a plus de poids. C'est juste un obstacle. Il atteint le mur du fond. Le conduit d'aération est à deux mètres de haut. La grille est en fonte. Elle est fixée par quatre

boulons de douze.

Elias sort un outil multifonction. L'acier brille sous la lampe de secours. Il dévisse le premier boulon. Le métal grince. Il le glisse dans sa poche. Il répète le geste trois fois. La grille pèse lourd. Il la pose au sol sans bruit. Le conduit est un trou noir. Un tunnel de tôle galvanisée. Il sent un courant d'air fétide. C'est l'odeur des égouts de Zurich. C'est l'odeur de la sortie.

Il sort le détonateur de sa veste tactique. C'est un boîtier en polymère. Il est compact. Il pèse trois cents grammes. Elias manipule la pâte explosive. C'est du C4. La texture ressemble à de la pâte à modeler. Elle est grise. Elle colle aux phalanges. Il forme un boudin. Il l'applique sur le rebord interne du conduit. Il appuie fort. La charge doit épouser la structure.

Un nouveau choc ébranle la chambre forte. Un morceau de plafond s'effondre. Il s'écrase sur une table de comptage. Le bois vole en éclats. La poussière devient un brouillard épais. On ne voit plus à deux mètres. Elias insère l'amorce dans le C4. C'est un tube d'aluminium. Long de cinq centimètres. Il relie les fils au boîtier. Le voyant passe au vert. Le système est armé.

Sarah se lève. Elle marche vers lui. Ses bottes écrasent les débris de béton. Elle pointe son canon vers le plafond.

— Ils sont là, dit-elle.

Sa voix est rauque. Elle n'a pas bu depuis six heures. Elias ne répond pas. Il regarde la paroi nord. Un point rouge apparaît. L'acier rougit. Il fond. La pointe de la foreuse traverse. Elle tourne à trois mille tours par minute. Elle projette des étincelles jaunes. Elles retombent sur les billets. Le papier brûle instantanément. Des petits cercles noirs se forment sur les visages des banquiers imprimés.

Le foret se retire. Un jet de vapeur sous pression s'engouffre par l'orifice. C'est du gaz neutralisant. Elias enfle son masque. Le caoutchouc est froid. Il serre les sangles

derrière son crâne. Il entend sa propre respiration. Elle résonne dans la cartouche filtrante. Il tend un second masque à Sarah. Elle le saisit. Elle l'ajuste d'un geste brusque. Ses yeux sont fixes. Ils sont durs.

Le bélier hydraulique frappe la porte principale. Le son est une explosion. Les gonds de trois tonnes gémissent. L'acier se tord. Un espace de dix centimètres se crée. La lumière des projecteurs extérieurs entre dans la pièce. C'est un trait blanc chirurgical. Il coupe la fumée en deux. Elias voit les particules de poussière danser dans le faisceau.

Il saisit son fusil d'assaut. Un HK416. Canon court. Il arme la culasse. Le ressort est ferme. Il se plaque contre le mur, à côté du conduit. Il fait signe à Sarah. Elle se place de l'autre côté. Elle tient le sac de sport contenant les diamants. Le reste de l'argent restera ici. Il est trop lourd. Il est inutile pour la fuite.

La porte cède. Elle bascule vers l'intérieur. Le choc fait trembler les fondations. Le marbre du sol se fissure. Une grenade assourdissante roule sur le sol. Elle tourne sur elle-même. Elias ferme les yeux. Il plaque ses mains sur ses oreilles. L'explosion est totale. C'est un mur de son. C'est un flash blanc derrière ses paupières. Ses sinus vibrent.

Il rouvre les yeux. La fumée est noire. Les silhouettes du RAID apparaissent dans l'ouverture. Ils portent des boucliers balistiques. Ils avancent en colonne. Les lampes montées sur leurs armes balayent la pièce. Les faisceaux cherchent des cibles. Elias ne tire pas. Il attend.

Le premier homme franchit le seuil. Il est massif. Une armure de polymère. Il pointe son arme vers les sacs de billets. Elias appuie sur le déclencheur du conduit.

L'explosion du C4 est brève. Elle est nette. Le conduit d'aération se déchire. La tôle est projetée vers l'extérieur. Le souffle repousse le gaz lacrymogène vers les policiers.

C'est un effet de piston. Les hommes en noir reculent. Ils sont aveuglés par leurs propres fumigènes.

Elias attrape Sarah par le bras. Il la hisse vers l'ouverture. Elle grimpe avec agilité. Elle disparaît dans le tunnel de métal. Elias attrape le rebord. Le métal est brûlant. Il sent la peau de ses paumes grésiller. Il ne lâche pas. Il se tracte. Ses bottes cherchent un appui sur le mur calciné.

Une rafale de pistolet-mitrailleur percute le mur, juste sous ses pieds. Le béton éclate. Les impacts sont proches. Elias bascule à l'intérieur du conduit. Il rampe sur les coudes. La tôle est étroite. Elle résonne à chaque mouvement. Derrière lui, les cris des policiers sont étouffés par le masque.

Il progresse dans le noir. Il sent l'odeur de Sarah. Une odeur de sueur et d'adrénaline. Le conduit tourne à angle droit. Il descend. C'est une pente raide. Elias se laisse glisser. Ses vêtements frottent contre les parois. Le bruit est assourdissant dans ce tube fermé.

Il débouche dans une salle technique. C'est la chaufferie. Des tuyaux partout. De la vapeur s'échappe des valves. Sarah est déjà au sol. Elle couvre la sortie du conduit avec son Glock. Elle est en sueur. Son masque est couvert de suie.

Elias saute. Il atterrit souplement. Il retire son masque. Il crache un filet de salive noire. Il regarde sa montre.

— Trois minutes, dit-il.

Sarah hoche la tête. Elle ajuste la sangle de son sac. Ils se dirigent vers la porte de service. Elias pose sa main sur la poignée. Elle est froide. Il l'abaisse lentement.

Dehors, les sirènes hurlent. Les gyrophares bleus colorent les façades des immeubles. La pluie commence à tomber. Elle est fine. Elle est glacée. Elias sort son dernier chargeur. Il vérifie le mécanisme. Il l'insère dans le puits de son arme. Le métal

s'enclenche.

Le combat n'est pas fini. Il commence. Elias s'élanche dans la ruelle. Sarah suit. Leurs ombres s'étirent sur le bitume mouillé. Ils courent vers l'obscurité. Ils courent vers le vide.

Chapitre 8

BRUTALITÉ CONVULSIVE

L'air est rare dans la chambre forte. Le dioxyde de carbone s'accumule près du sol. Elias pose son fusil d'assaut sur une pile de billets. Le canon est brûlant. Il dégage une odeur de métal calciné. Sarah retire son masque de ski. Son crâne rasé brille sous les lampes de secours. Elle crache un filet de salive épaisse sur le marbre. Le silence pèse cinq tonnes. Dehors, les foreuses attaquent le blindage. Le bruit est un bourdonnement sourd dans les vertèbres.

Elias regarde la cicatrice sur l'épaule de Sarah. La peau est boursouflée. C'est son œuvre. Marseille. Quai de la Joliette. Il y a sept cent trente jours. Elle fait un pas vers lui. Ses bottes de combat écrasent une liasse de cinq cents francs. Cent millions dorment dans cette pièce. Ils ne valent plus rien. Le papier n'est qu'un combustible.

Elle frappe la première. Son poing rencontre la mâchoire d'Elias. Le choc est sec. Un bruit d'os contre os. Elias ne bronche pas. Il encaisse l'onde de choc. Il attrape le poignet de Sarah. Ses doigts sont des étaux de cuir. Il la projette contre les étagères métalliques. L'acier vibre. Des paquets de billets tombent au sol. Ils s'éparpillent comme des feuilles mortes dans une forêt de métal.

Sarah rigole. C'est un son rauque. Elle sort un couteau de sa botte droite. La lame est noire. Elle ne reflète pas la lumière. Elias sort son propre surin. Ils tournent en rond. Deux prédateurs dans une cage dorée. La température monte. La sueur coule dans leurs yeux. Elle pique les globes oculaires.

Elle charge. Il esquive. Leurs corps s'entrechoquent. C'est un impact de chair et de kevlar. Ils tombent au sol. Ils roulent dans la fortune inutile. Elias bloque les bras de

Sarah sous ses genoux. Elle lui donne un coup de tête violent. Le nez d'Elias craque. Le sang gicle sur le plastique transparent des sacs de billets. Il ne lâche pas prise. Il serre son cou. Ses pouces appuient sur la trachée.

Sarah suffoque. Ses jambes battent l'air. Elle trouve une faille. Elle plante ses ongles dans l'avant-bras d'Elias. Elle arrache un lambeau de peau. Il grogne. La rage remplace l'oxygène. Ce n'est pas de la tendresse. C'est une collision moléculaire. Une tentative de fusion avant le néant. Ils s'agrippent aux vêtements de l'autre. Le tissu des treillis craque. La peau frotte contre le papier monnaie. C'est abrasif. C'est douloureux.

Ils cherchent le souffle de l'autre. Leurs bouches se percutent. C'est une morsure. Le goût du fer envahit l'espace. Une secousse plus forte ébranle les murs de la chambre forte. Le plafond lâche une pluie de poussière de béton. Le RAID a posé une charge de rupture. Le compte à rebours est visuel. Ils s'arrêtent. Leurs poitrines se soulèvent violemment. Ils sont couverts de poussière grise et de sueur acide.

Elias se redresse. Il tend une main calleuse à Sarah. Elle la prend. Elle le tire vers elle avec une force brute. Ils sont debout. Le mur du fond se fissure. Une pointe de diamant traverse enfin le blindage. Elle tourne à trois mille tours par minute. Elle crache des étincelles oranges. Le métal hurle.

Elias ramasse son dernier chargeur au sol. Il vérifie le ressort. Il insère les cartouches de neuf millimètres une par une. Le métal claque contre le métal. Sarah arme la culasse de son Glock. Le bruit est définitif. Elle ajuste son gilet. Elle vérifie son couteau. Elias ramasse son fusil. Il insère le chargeur dans le puits. Le verrouillage produit un son sec.

Ils font face à la brèche. La poussière sature l'air. La première grenade assourdissante traverse l'ouverture. Elias ferme les yeux. Il ouvre la bouche pour protéger ses tympan. L'explosion secoue ses poumons. La lumière blanche envahit tout. Le

carnage arrive. Ils sont prêts. Le dernier chargeur est engagé. Elias appuie sur la détente. Le premier canon de la colonne d'assaut apparaît dans la fumée. Le combat commence.

Chapitre 9

GAZ POIVRE

Le sifflement commence au plafond. Une brume ocre coule des grilles de ventilation. Le gaz CS sature l'espace clos. Sarah lâche son arme. Ses mains cherchent sa gorge. Elle racle ses bronches. Le son est sec. Ses poumons se verrouillent. Elias retient sa respiration. Il plaque un bras sur sa bouche. Ses yeux brûlent. L'acide pique ses conduits lacrymaux. Il ouvre son sac de jambe. Il sort le masque à gaz. Le polymère noir brille sous les lampes de secours.

Elias ajuste la sangle supérieure. Il tire sur les fixations latérales. Le caoutchouc s'écrase sur sa peau. Il expire un grand coup. La valve claque. L'air filtré arrive. Il est froid. Il a un goût de charbon actif. Sarah est au sol. Elle convulse. Ses doigts grattent le béton. Elle n'a plus d'air. Son visage vire au pourpre. Elias s'agenouille. Il glisse ses doigts sous le bord de son masque. Il le retire.

Il plaque l'appareil sur le visage de Sarah. Il maintient la pression manuellement. Sarah aspire une goulée massive. Ses épaules se détendent. Ses yeux s'ouvrent. Ils sont injectés de sang. Elle attrape le poignet d'Elias. Elle serre fort. Les jointures de ses doigts blanchissent. Elias compte les secondes. Un. Deux. Trois. Il reprend le masque. Il l'enfile. Il vide ses poumons. Il inspire. L'oxygène stabilise son rythme cardiaque.

Dehors, les percussions reprennent. Le diamant de la foreuse attaque le dernier centimètre d'acier. Les vibrations montent dans les talons. Elias regarde Sarah. Elle attend. Elle tend la main. Il lui redonne le masque. Le cycle s'installe. Un masque pour deux. Une respiration alternée. Le gaz s'épaissit. La visibilité chute à deux mètres. Les liasses de billets disparaissent dans le brouillard jaune.

Sarah respire. Elle rend le masque. Elias le remet. Il vérifie son arme à tâtons. Le métal du fusil est moite. La condensation se forme sur la visière du masque. Elias essuie la vitre d'un revers de gant. La brèche dans le mur s'élargit. Une tige métallique traverse le blindage. C'est une caméra thermique. Elle pivote. Elias lève son canon. Il presse la détente. La balle de neuf millimètres pulvérise l'optique. Des éclats de verre tombent au sol.

Sarah se redresse. Elle s'appuie contre une étagère de lingots. Elle prend sa dose d'air. Elle la garde dans ses poumons. Elle tend le masque à Elias. Le geste est mécanique. Les corps se frôlent. La sueur coule sous les gilets pare-balles. L'humidité sature l'air. Le bruit de la foreuse s'arrête brusquement. Le silence revient. Il est lourd. Il est provisoire.

Elias ajuste le masque. Il entend le clic des goupilles à l'extérieur. Deux grenades tombent par le trou. Elles roulent sur le sol. Elias shoote dedans. Une grenade finit sous un chariot de billets. L'autre explose près de la porte. Le souffle projette de la poussière de plâtre. Les oreilles sifflent. La pression change dans la pièce. Elias attrape Sarah par le col. Il la tire derrière un pilier de béton.

Il lui plaque le masque sur la bouche. Sarah inhale bruyamment. Elle récupère son Glock. Elle vérifie l'alignement des organes de visée. Elle fait signe que c'est bon. Elias reprend le masque. Il le sangle définitivement. Il ne le partagera plus. Le temps des concessions est fini. L'assaut commence.

Une ombre bloque la lumière de la brèche. Un premier homme en noir bascule à l'intérieur. Il porte un casque lourd. Il a un fusil d'assaut HK416. Elias tire trois fois. Le buste. Le buste. La tête. Le corps s'effondre. Le kevlar n'a pas suffi. Un deuxième homme suit. Sarah tire depuis le sol. Ses balles frappent les jambes. L'homme hurle. Il tombe en avant. Elias l'achève d'une balle dans la nuque.

Le gaz tourbillonne. Les lampes tactiques des policiers percent la brume. Ce sont des sabres de lumière blanche. Elias se plaque contre le coffre 402. Il recharge. Le chargeur vide tape le sol. Le plein s'enclenche. Sarah rampe vers une autre position. Elle tousse malgré l'apnée. Ses poumons brûlent à nouveau. Elle n'a plus d'air propre. Elle doit finir vite.

Un fumigène tombe au centre de la pièce. La fumée grise se mélange au gaz jaune. L'opacité est totale. Elias utilise son ouïe. Le frottement du nylon contre le béton. Le cliquetis des mousquetons. Il tire au jugé. Un cri confirme l'impact. Il se déplace de trois mètres. Une rafale de MP5 déchire l'air là où il se trouvait. Les balles ricochent sur l'acier des coffres. Les étincelles illuminent brièvement la scène.

Sarah surgit derrière un assaillant. Elle ne tire pas. Elle utilise son couteau. La lame entre sous le menton. Elle ressort par le palais. Elle récupère le masque de l'homme. Elle l'arrache violemment. Elle l'enfile. Elle respire enfin. Elle ramasse le fusil d'assaut du mort. Elle change le sélecteur sur "auto".

Elias voit la silhouette de Sarah se redresser. Elle arrose la brèche. Le bruit est assourdissant dans l'espace clos. Les douilles chaudes pleuvent sur le sol. Le RAID recule. Ils ne s'attendaient pas à une telle résistance dans le gaz. Ils envoient une nouvelle salve de grenades assourdissantes. Elias ferme les yeux. Il plaque ses mains sur ses oreilles. L'onde de choc le soulève.

Il roule sur le côté. Sa visière est fissurée. L'air extérieur s'infiltré. Le gaz lui brûle le nez. Il se relève. Il voit un policier franchir la brèche. Elias charge. Il percute l'homme avec son épaule. Ils tombent tous les deux. Elias sort son arme de poing. Il tire à bout portant dans le plexus. Le policier s'immobilise.

Sarah est debout au milieu des sacs de billets. Elle vide son chargeur vers le couloir. Le canon de son arme est rouge. La chaleur déforme l'air. Elle hurle un ordre inaudible. Elias comprend. Ils doivent sortir par le trou. C'est leur seule chance. Ils

utilisent le gaz comme couverture.

Elias ramasse un bouclier balistique abandonné. Il avance vers la brèche. Sarah se place derrière lui. Elle pose sa main gauche sur l'épaule d'Elias. C'est le signal. Ils marchent sur les cadavres. Le sol est glissant. Le sang et l'huile de machine forment une boue noire.

Une dernière grenade explose. Elias encaisse le choc avec le bouclier. Il franchit l'ouverture. Il est dans le couloir de service. La lumière est crue. Trois policiers sont en ligne. Elias lève son arme. Il ne réfléchit pas. Il applique la procédure. Cible un. Cible deux. Cible trois. Les corps tombent en quinconce.

Sarah passe derrière lui. Elle vérifie les arrières. Le couloir est long. Les murs sont en béton brut. Les alarmes hurlent. Le gaz commence à se dissiper ici. Elias arrache son masque brisé. Il crache un filet de salive noire. Il regarde Sarah. Elle a le masque du policier mort. Elle ressemble à un insecte géant.

Ils courent vers l'escalier de secours. Leurs bottes claquent sur le métal des marches. À chaque étage, ils entendent les ordres dans les radios abandonnées. La police boucle le quartier. Le périmètre est de cinq cents mètres. Elias s'arrête sur le palier du troisième. Il change son dernier chargeur. Il reste quinze cartouches.

Sarah retire son masque. Son visage est marqué par le caoutchouc. Elle a une trace rouge sur le front. Elle vérifie son propre chargeur. Huit cartouches. Ils sont au milieu du bâtiment. Le RAID monte par l'ascenseur. Les colonnes d'assaut convergent.

Elias regarde la fenêtre au bout du couloir. Elle donne sur une ruelle sombre. La pluie tombe sur le verre. C'est une pluie fine. Une pluie de Zurich. Il brise la vitre avec la crosse de son fusil. Le vent froid entre dans le bâtiment. Il emporte l'odeur du gaz.

Elias enjambe le rebord. Il regarde en bas. Une benne à ordures est garée dix mètres

plus bas. Il n'y a pas d'autre issue. Il tend la main à Sarah. Elle la prend. Ses doigts sont froids. Ils sautent ensemble. Le vide dure une seconde. L'impact est brutal. Le métal de la benne résonne. Elias sent une douleur vive dans sa cheville. Il ne dit rien.

Ils sortent de la benne. Ils sont dans l'ombre. Les gyrophares bleus balaiant les murs plus loin. Les sirènes saturent l'espace sonore. Elias boite. Sarah le soutient. Ils s'enfoncent dans la ruelle. Ils disparaissent derrière les conteneurs. Le gaz poivre brûle encore leurs poumons. Mais ils respirent. Ils sont dehors. Le dernier chargeur est engagé. La chasse continue.

Chapitre 10

LA BRÈCHE

La mèche de tungstène hurle. Elle mord l'alliage haute densité. Le son sature l'espace clos. Elias reste debout au centre de la pièce. Il écarte les pieds. Ses bottes crissent sur les douilles vides. L'air est épais. Il a un goût de cuivre et de sueur. Sarah s'appuie contre le mur du fond. Elle tient son Beretta à deux mains. Ses articulations sont blanches. Elle fixe le trou qui se forme.

La vibration traverse la dalle de béton. Elle remonte dans les genoux d'Elias. Il ajuste son gilet tactique. Le Kevlar est lourd. Il sent la pluie ancienne. Elias regarde la jauge d'oxygène. L'aiguille stagne dans la zone rouge. Chaque inspiration demande un effort conscient. Le cerveau réclame du carburant. La chambre forte n'offre que du vide.

Le forage s'arrête trois secondes. Un cliquetis métallique suit. Puis le hurlement reprend. La mèche est plus profonde. Elle dévore la dernière couche d'acier. Un point de lumière perce l'obscurité. Il est minuscule. Il devient un cercle parfait. Le diamètre atteint dix centimètres. Du métal en fusion goutte sur le sol. Il brûle un billet de cinq cents euros. Le papier s'enroule. Il devient noir.

Elias se décale sur la gauche. Il sort de l'axe de tir. Il épaulé son HK416. La crosse presse son muscle. Il sent son pouls à travers le plastique. Le rythme est lent. Il est régulier. Elias est une machine thermique.

Un cylindre noir pénètre par l'ouverture. Il bouge avec une précision mécanique. La lentille thermique capte la faible lueur de secours. Elle pivote lentement. Elle cherche des signatures de chaleur. Elle cherche des cibles. Le RAID regarde l'écran de

contrôle dehors. Ils voient deux spectres orange dans une boîte bleue.

Elias aligne le guidon. Il fait la mise au point sur le verre de l'optique. Son index crochète la détente. Il ne réfléchit pas. Il agit. Le fusil tressaute une fois. La détonation est un coup de masse. Le son rebondit sur les parois blindées. La balle percute la lentille de plein fouet. Le verre éclate en poussière. Le tube noir est projeté en arrière. Il disparaît dans le trou.

Un cri retentit dans le couloir. Il est étouffé par l'épaisseur de la porte. Des bottes courent sur le marbre du hall. Le RAID recule. Ils doivent réévaluer la situation. Ils n'attendaient pas un tir de précision.

Elias abaisse son arme. Il vérifie la chambre. Une cartouche éjectée. Il regarde la brèche. Une fumée grise s'en échappe. L'air du couloir entre dans la pièce. Il est froid. Il sent le béton mouillé. Il est meilleur que l'air de la chambre forte.

Sarah se lève. Elle marche vers le trou. Elle observe l'extérieur. Ses yeux sont des fentes sèches. Elle voit les ombres de la colonne d'assaut. Ils sont à dix mètres. Ils préparent des grenades aveuglantes.

« Six minutes », dit Elias.

Sa voix est une râpe. Sa gorge est sèche. Sarah hoche la tête. Elle ne parle pas. Elle touche la cicatrice sur son épaule. La peau est épaisse à cet endroit. C'est un souvenir permanent. Elias observe sa main. Il se rappelle Marseille. Il se rappelle la chute de Sarah sur le goudron.

Il plonge la main dans sa poche. Il touche la douille de laiton. Elle est lisse. Elle est chaude contre sa cuisse. Il la porte depuis sept cent trente jours. C'est son seul bagage.

Le RAID active une seconde foreuse. Elle est plus grosse. Ils veulent découper le bloc de la serrure. Le sol recommence à trembler. Elias s'assoit sur une caisse de lingots. Il

recharge son chargeur. Il compte les munitions. Une. Deux. Trois. Il s'arrête à douze.

La lumière de la brèche vacille. Une ombre passe devant. Elias ne tire pas. Il économise le plomb. Les six prochaines minutes seront les plus longues. L'air reste rare. Mais le trou apporte un mince filet de vie.

Sarah s'assoit en face de lui. Elle pose le Beretta sur ses genoux. Elle ouvre un sac de sport. Elle sort une liasse de billets. Elle commence à compter. C'est un réflexe. C'est une habitude de braqueuse. Les chiffres n'ont plus de sens. Le papier est juste un décor pour un tombeau.

La mèche entre à nouveau dans l'acier. Le bruit est plus fort. La porte gémit sous la pression. La chambre forte n'est plus un coffre. C'est un compte à rebours. Elias ferme les yeux. Il écoute le rythme de la machine. Il attend l'impact final.

Chapitre 11

CONFESSION ÉLECTRIQUE

La mèche de tungstène mord le blindage. Le métal hurle. Elias sent la vibration dans ses talons. La poussière de fer flotte dans l'air. Elle se dépose sur ses cils. Il ne cligne pas des yeux. Il regarde Sarah. Elle tient un petit objet rectangulaire. C'est la clé USB. Le plastique noir brille sous la lampe de secours.

Sarah sourit. Ses dents sont blanches dans la pénombre. Elle pose la clé sur le sol en béton. Elle lève son talon. Elle appuie de tout son poids. Le plastique éclate. Les composants électroniques s'écrasent. Le circuit imprimé se brise en trois morceaux. La mémoire est morte. Le code de sortie n'existe plus.

Elias ne bouge pas. Il serre la crosse de son fusil. Ses articulations blanchissent. Il compte ses respirations. L'air est chaud. Il sent le goût du cuivre dans sa bouche. La sueur coule le long de sa tempe. Elle trace un sillon dans la poussière grise.

— Pourquoi ? demande Elias.

Sa voix est un râle. Les cordes vocales sont sèches. Sarah ne répond pas tout de suite. Elle ramasse un morceau de plastique. Elle le lance contre la paroi. Le bruit est sec. Un clic métallique dans le vacarme de la foreuse.

— Marseille, dit Sarah.

Elle touche son épaule droite. Ses doigts palpent la cicatrice sous le kevlar. Elle se souvient de la trajectoire. Elle se souvient de l'impact. La balle de neuf millimètres. Le plomb qui déchire le muscle. Elias avait tiré. Il avait fui. Il avait pris le sac.

— Tu m'as laissé là-bas, dit-elle.

Elias regarde le mur. Il voit les marques des foreuses. Les policiers sont proches. Le RAID prépare les explosifs. Ils vont entrer. Ils vont tirer. Ils ne feront pas de prisonniers. Le Crédit Suisse veut un exemple. Les morts ne parlent pas. Les morts ne coûtent rien.

— Le code était notre seule chance, dit Elias.

Il se lève. Ses genoux craquent. Il marche vers elle. Ses bottes font un bruit sourd sur les liasses de billets. Cent millions de francs suisses tapissent le sol. C'est du papier inutile. C'est du combustible pour un crématorium.

Sarah lève son Beretta. Le canon est froid. Elle le pose sur le front d'Elias. Le métal presse la peau. Elias ne recule pas. Il sent la chaleur du canon. Elle a tiré récemment. Elle a tué deux gardes dans le hall.

— Il n'y a pas de sortie, dit Sarah.

Elle parle calmement. Son pouls est régulier. Elias voit la veine de son cou. Elle bat lentement. Elle a prévu ce moment. Elle a modifié les paramètres du serveur. Elle a verrouillé les pènes hydrauliques. La porte est un bloc de trois tonnes. Sans le code, c'est un mur.

— On meurt ici, dit-elle.

La foreuse s'arrête brusquement. Le silence tombe. Il est lourd. Il est épais comme de la poisse. Elias entend le sifflement de ses propres poumons. L'oxygène est rare. Le dioxyde de carbone sature la pièce. Sa tête tourne.

Dehors, un homme crie un ordre. Les bottes frappent le marbre. Les boucliers s'entrechoquent. Ils installent une charge de rupture. Le cadre de la porte va sauter. L'onde de choc tuera tout le monde à l'intérieur.

Elias plonge sa main dans sa poche. Il sort un petit objet cylindrique. C'est une douille. Elle est terne. Elle est vieille. Il la tend à Sarah. Elle regarde le laiton. Elle reconnaît le calibre. C'est la balle de Marseille. Il l'a ramassée sur le trottoir. Il l'a gardée deux ans.

— Je ne voulais pas te tuer, dit Elias.

Il lâche la douille. Elle tombe sur les billets. Elle ne fait aucun bruit. Le papier absorbe le choc. Sarah baisse son arme. Elle regarde la douille. Ses yeux sont fixes. Elle ne pleure pas. Les larmes consomment trop d'énergie.

— Tu as tiré, dit-elle.

— Pour que tu restes vivante, dit Elias. Ils allaient t'abattre. La police était partout. La blessure t'a mise hors de combat. Ils ont arrêté de tirer.

Sarah rit. C'est un son sec. Un aboiement de chien blessé. Elle ne le croit pas. Elle ne veut pas le croire. Elle a construit sa haine pendant sept cent trente jours. Elle a nourri sa rage avec ce souvenir. Elle a saboté le braquage pour cette minute.

— On est dans le trou, Elias.

Elle désigne la porte. La lumière des lampes tactiques passe par la fente. Les policiers injectent du gaz lacrymogène. Une fumée blanche rampe sur le sol. Elle pique les yeux. Elle brûle la gorge. Elias met son masque. Sarah refuse le sien. Elle veut sentir la fin.

Elias saisit son fusil d'assaut. Il vérifie la chambre. Une cartouche est engagée. Il reste onze balles dans le chargeur. Douze au total. C'est peu. C'est assez pour un baroud d'honneur.

— Ils entrent dans trente secondes, dit Elias.

Il regarde Sarah. Elle ramasse son arme. Elle vérifie le cran de sûreté. Elle se place à côté de lui. Ils sont dos au coffre. Ils font face à la porte. Les ennemis sont de l'autre côté. La haine est à l'intérieur. Le sang va couler.

La charge de rupture explose. Le son est assourdissant. La porte de trois tonnes bascule. Elle s'écrase sur le sol. La poussière envahit tout. Elias épaula son arme. Il voit les silhouettes noires. Il voit les lasers rouges.

— Ensemble ? demande Elias.

Sarah ne répond pas. Elle tire la première. Le Beretta crache des flammes. Elias presse la détente. Le recul secoue son épaule. Le premier policier tombe. Le deuxième recule.

L'air devient irrespirable. La fumée est partout. Les flashes des détonations illuminent la chambre forte. C'est une stroboscopie de mort. Elias tire par rafales courtes. Trois balles. Deux balles. Il économise.

Sarah avance. Elle marche vers les boucliers. Elle ne s'abrite pas. Elle cherche l'impact. Elle cherche la libération. Une balle traverse son gilet. Elle vacille. Elle continue de tirer.

Elias la rattrape par le bras. Il la tire derrière un chariot de lingots. Les balles de la police ricochent sur l'or. Le métal jaune se déforme. Les éclats volent.

— Reste en bas ! crie Elias.

Il change de chargeur. C'est le dernier. Il insère le bloc de métal. Il arme la culasse. Le clic est définitif. Il n'y a plus de réserve. Il n'y a plus de plan B.

Sarah crache du sang. Elle sourit encore. Elle regarde Elias. Elle voit l'homme qu'elle a aimé. Elle voit l'homme qu'elle a voulu tuer. La distinction n'existe plus.

— On a réussi, Elias.

— Quoi ?

— On est ensemble.

Une grenade assourdissante roule au sol. Elle explose. La lumière blanche déchire la rétine. Le son disparaît. Il ne reste que le sifflement. Elias ne voit plus rien. Il tend la main. Il cherche Sarah. Il sent ses doigts froids. Il les serre.

Les colonnes d'assaut entrent. Les bottes écrasent les billets de banque. Les canons pointent vers le chariot d'or. Elias lève son arme une dernière fois. Il ne vise pas. Il tire dans le blanc.

Sarah appuie sur la détente de son Beretta. Le percuteur frappe dans le vide. L'arme est vide. Elle lâche le pistolet. Elle ferme les yeux.

Le RAID ouvre le feu. Le plomb sature l'espace. Les corps tressautent sous les impacts. La poussière de fer retombe. Le silence revient.

Le sang coule sur les billets de 500. Il est rouge sombre. Il imbibe le papier. Cent millions de francs ne valent plus rien. Ils sont juste des éponges.

Elias lâche son fusil. Il tombe sur le dos. Il regarde le plafond. La lumière de secours faiblit. Il sent la main de Sarah dans la sienne. Elle ne bouge plus.

Il ferme les yeux. Il n'y a plus de bruit. Il n'y a plus de douleur. Juste l'obscurité. Juste le froid.

La chambre forte est ouverte. Le trésor est là. Les voleurs sont morts. La banque a gagné. La police a gagné.

La poussière finit de retomber.

Chapitre 12

L'ASSAULT FINAL

Elias vérifie son chargeur. Trente cartouches de 5.56. Le ressort siffle. Il engage la pièce. Le clic résonne contre l'acier. Sarah ne regarde pas. Elle fixe la porte. Ses doigts serrent la crosse du Beretta. La cicatrice sur son épaule tire. La peau est rouge. La sueur coule sur son crâne rasé.

Dehors, les foreuses s'arrêtent. Le silence pèse trois tonnes. Elias sent les vibrations dans ses bottes. Les colonnes d'assaut sont en place. Il ajuste son gilet pare-balles. Le Kevlar est lourd. Il sent l'odeur du tabac froid.

Une détonation sourde secoue les murs. Les charges creuses déchirent le blindage. La pression frappe les poumons. La poussière de béton sature l'air. Elias baisse la tête. Ses yeux brûlent.

La porte pivote sur ses gonds brisés. Trois grenades flashbang roulent au sol. Le magnésium s'enflamme. Le monde devient blanc. Un sifflement aigu remplace le bruit. Elias ne voit plus rien. Il connaît la topographie. Il tire.

Trois coups. Cadence rapide. Le recul tape dans l'épaule. Il pivote vers la gauche. Sarah est à genoux. Elle vide son premier chargeur. Les flammes de départ déchirent le brouillard de poussière.

Une silhouette noire franchit le seuil. Visière baissée. Écusson du RAID sur l'épaule. Elias ajuste la mire. Il presse la détente. La balle percute le plexiglas. Le policier bascule en arrière. Son bouclier balistique frappe le sol avec un bruit sourd.

Le plomb sature l'espace. Les balles déchirent les sacs de billets. Les coupures de 500 volent comme des confettis. Elias change de position. Il rampe derrière un chariot de lingots. Les impacts de 9mm font jaillir des étincelles sur l'or.

Sarah hurle. Ce n'est pas de la peur. C'est de la rage. Elle change son chargeur en deux secondes. Ses mains ne tremblent pas. Elle tire sur la deuxième colonne. Un homme tombe. Un autre recule.

La fumée des tirs devient opaque. L'air manque. Elias sent le goût du soufre sur sa langue. Il compte ses munitions. Douze balles. Il regarde Sarah. Elle plaque son dos contre le métal froid. Elle a une tache sombre sur la cuisse. Le sang est noir sous la lumière de secours.

Elias se lève. Il tire une rafale courte. Trois hommes se protègent derrière le bouclier. Il vise les jambes. Un cri s'élève. La colonne vacille. Sarah en profite. Elle se redresse. Elle tire jusqu'à l'arrêt de la culasse.

Le percuteur frappe dans le vide. Sarah lâche son arme. Elle regarde Elias. Ses yeux sont secs. Elias vide ses dernières cartouches. Le fusil d'assaut devient une masse de fer inutile. Il le jette.

Les projecteurs extérieurs percent la fumée. Les faisceaux laser balayent la pièce. Ils s'arrêtent sur la poitrine d'Elias. Puis sur celle de Sarah.

Elias sort la douille de sa poche. Il la serre dans son poing. Le métal est chaud. Il fait un pas vers Sarah. Ses bottes écrasent les billets de banque. Il ne regarde pas les policiers. Il regarde la balafre sur le visage de la femme.

Le RAID avance. Les bottes lourdes martèlent le sol. Les ordres fusent. Elias n'écoute pas. Il prend la main de Sarah. Ses doigts sont poisseux.

Le premier coup de feu claque. Puis la salve.

Le plomb traverse le Kevlar. Il déchire les muscles. Elias sent l'impact dans son dos. Il ne tombe pas tout de suite. Il voit Sarah tressauter. Ses yeux se ferment.

Le sang coule sur les billets de 500. Il est rouge sombre. Il imbibe le papier. Cent millions de francs ne valent plus rien. Ils sont juste des éponges.

Elias lâche son fusil. Il tombe sur le dos. Il regarde le plafond. La lumière de secours faiblit. Il sent la main de Sarah dans la sienne. Elle ne bouge plus.

Il ferme les yeux. Il n'y a plus de bruit. Il n'y a plus de douleur. Juste l'obscurité. Juste le froid.

La chambre forte est ouverte. Le trésor est là. Les voleurs sont morts. La banque a gagné. La police a gagné.

La poussière finit de retomber.

Chapitre 13

DERNIER CHARGEUR

La charge creuse déchire l'acier. Le métal hurle sous la pression. Un jet de flammes blanches perce l'obscurité. La porte de trois tonnes bascule sur ses gonds. La poussière de béton sature l'air. Sarah pivote vers la gauche. Son canon balaie l'ouverture. Une détonation sèche claque. Le projectile de 5.56 traverse le gilet tactique. Il entre par le flanc droit. Le tissu se déchire. La chair s'ouvre. Sarah bascule en arrière. Son dos frappe une pile de billets. Les liasses de 500 francs amortissent la chute. Elle ne crie pas. Elle serre les dents. Sa main gauche presse la plaie. Le sang chaud coule entre ses doigts. Il imbibe le papier monnaie. Le rouge s'étale sur le portrait de Ferdinand Hodler.

Elias se redresse derrière un chariot métallique. Il épaule son fusil d'assaut. Son index écrase la détente. Le HK416 crache ses flammes. Le recul secoue sa carcasse. Les douilles brûlantes bondissent sur le sol. Elles tintent contre le béton. La fumée pique les yeux. Elias vide son chargeur en une rafale continue. Il vise les silhouettes sombres derrière le bouclier thermique. Le plomb martèle le métal. Les étincelles jaillissent dans le couloir. Le RAID recule d'un pas. Elias lâche le bouton d'éjection. Le chargeur vide tombe. Il percute le sol avec un bruit sourd. Il fouille ses poches. Ses doigts rencontrent du vide. Il n'a plus de munitions.

Il rampe vers Sarah. Ses genoux écrasent des douilles vides. L'odeur de la poudre brûlée remplace l'air. Sarah respire par saccades. Ses pupilles sont dilatées. Elle regarde le plafond. La sueur perle sur son front. Elias saisit la poignée de son gilet. Il tire. Le corps de la femme glisse sur le sol. Les bottes de Sarah laissent deux traînées sombres. Il l'entraîne vers le fond de la chambre forte. Ils passent derrière les étagères de lingots. L'or brille sous les lampes de secours. C'est un cul-de-sac. Trois murs de

blindage. Une seule issue.

Elias s'adosse à la paroi froide. Il regarde son arme. La culasse est bloquée en arrière. La chambre est vide. Il jette le fusil inutile. Le métal résonne contre une caisse. Il observe le sol. Il cherche une option. Ses yeux s'arrêtent sur le corps d'un convoyeur. L'homme gît à trois mètres. Il porte un holster de ceinture. Elias se projette en avant. Il glisse sur le ventre. Il atteint le cadavre. Il arrache le pistolet de son étui. C'est un Glock 17. Le polymère est froid. Elias revient vers Sarah. Il s'accroupit. Il presse le bouton du chargeur. Il vérifie le contenu.

Le ressort pousse une cartouche vers le haut. Une seule. Elias regarde dans le puits du chargeur. Le métal luit. Il n'y a rien d'autre. Sept grammes de plomb et de cuivre. C'est tout ce qu'il reste. Il réinsère le chargeur. Il libère la culasse. Le bruit mécanique est net. Le percuteur est armé. Elias pose l'arme sur ses genoux. Il regarde Sarah. Elle a retiré sa main de sa blessure. Le sang a cessé de gicler. Il suinte maintenant. Sa respiration devient sifflante. Elle essaie de parler. Ses lèvres tremblent. Elias pose un doigt sur sa bouche.

Dehors, les ordres fusent. Les voix sont déformées par les masques à gaz. Les bottes lourdes reprennent leur marche. Le bruit est rythmique. Un pas. Deux pas. Le bouclier frotte contre le chambranle de la porte. Elias vérifie sa montre. L'oxygène baisse. Le capteur sur le mur indique 16 %. Le cerveau va ralentir. Les muscles vont faiblir. Il regarde la balafre sur le visage de la femme. Elle part de la tempe. Elle meurt sur la joue. C'est son œuvre. Marseille. Deux ans plus tôt. Le souvenir n'est pas une image. C'est une sensation de recul dans le bras droit.

Sarah tend la main. Elle attrape le col du kevlar d'Elias. Elle le tire vers elle. Sa force est surprenante. Elle approche son visage. Son haleine sent le fer. Elle ne sourit pas. Elle regarde le Glock. Elle regarde la porte. Elle connaît le compte. Un chargeur. Une balle. Deux corps. Le RAID entre dans la première zone. Les faisceaux des lampes tactiques déchirent la pénombre. Les rayons de lumière balayent les piles de billets.

Ils cherchent des cibles. Elias sent le poids de la douille dans sa poche. La douille de Marseille. Il ne la sort pas.

Il pose sa main sur celle de Sarah. Ses doigts sont poisseux. Le contact est ferme. Les policiers sont à dix mètres. Ils utilisent des grenades fumigènes. Le gaz gris se répand au sol. Il rampe comme un animal. Elias lève le Glock. Il aligne les organes de visée. Le guidon s'arrête sur la silhouette de tête. Le policier porte un casque lourd. Une visière pare-balle. Elias ne tire pas. Il attend. Il économise l'instant. La sueur coule dans son cou. Elle brûle sa peau.

Sarah ferme les yeux. Elle appuie sa tête contre l'étagère. Les lingots d'or sont froids contre sa nuque. Elle ne tremble plus. Le choc traumatique s'installe. Le corps abandonne la lutte. Elias sent la pression de sa main diminuer. Il serre plus fort. Il veut garder le contact. Le premier policier dépasse le chariot métallique. Il voit les deux ombres au fond. Il lève son arme. Le laser rouge se pose sur le torse d'Elias. Le point danse sur le kevlar noir. Il remonte vers la gorge.

Elias ne bouge pas. Il respire lentement. Il compte les battements de son cœur. Le rythme est régulier. Il attend le moment précis. Le moment où le doigt du policier va se contracter. Le moment où tout s'arrête. La lumière de secours vacille. Elle s'éteint. Le noir est total pendant une seconde. Puis elle se rallume. Le RAID est à cinq mètres. Elias sent le percuteur sous son index. Il connaît le poids de la détente. Quatre livres de pression.

Le premier coup de feu claque. La détonation déchire le silence de la chambre forte. Le plomb traverse l'air saturé de poussière. Elias voit Sarah tressauter. Ses yeux restent fermés. Le sang coule sur les billets de 500. Il est rouge sombre. Il imbibe le papier. Cent millions de francs ne valent plus rien. Ils sont juste des éponges. Elias lâche le pistolet. L'arme tombe sur le béton. Le bruit est dérisoire. Il tombe sur le dos. Il regarde le plafond. La lumière de secours faiblit encore. Il sent la main de Sarah dans la sienne. Elle ne bouge plus.

Les bottes martèlent le sol autour d'eux. Les ordres sont des cris sourds. Elias n'écoute plus. Il n'y a plus de bruit. Il n'y a plus de douleur. Juste l'obscurité. Juste le froid qui monte des jambes. La chambre forte est ouverte. Le trésor est là. Les voleurs sont au sol. La banque a gagné. La police a gagné. La poussière finit de retomber sur les visages immobiles. Le silence revient. Il est définitif.

Chapitre 14

SORTIE DE SECOURS

Le RAID progresse en colonne. Les semelles crantées écrasent le verre. Le bruit ressemble à du sel broyé. Le premier homme porte un bouclier balistique. Le Kevlar est marqué par les impacts. Il scanne la zone avec sa lampe tactique. Le faisceau découpe la poussière de calcaire. Elias est au sol. Il ne bouge pas. Il contrôle son diaphragme. L'air entre par ses narines. Il ressort par ses lèvres pincées. Le sang poisse sa chemise. La plaie est nette. L'entrée est petite. La sortie a arraché les tissus dans son dos. La douleur est une barre de fer rouge. Il attend.

Les commandos dépassent son corps. Ils visent le fond de la chambre forte. Ils cherchent d'autres cibles. Leurs radios crachotent des codes courts. "Zone un sécurisée. Deux tangos au sol." Elias compte les secondes. Il connaît leur protocole. Ils vont sécuriser les accès avant de vérifier les constantes vitales. Il ouvre un œil. Le faisceau d'une lampe balaie le plafond. Il voit Sarah. Elle est à deux mètres. Son visage est blanc comme le marbre du hall. Ses yeux sont fixes. Une liasse de billets de 500 sert d'oreiller à sa tête. Le papier pourpre devient noir sous le liquide.

Elias rampe. Ses doigts s'accrochent aux rainures du sol. Chaque mouvement déchire ses muscles. Il n'émet aucun son. Il récupère son Glock 17 sous un chariot métallique. Le chargeur est plein. Il engage une cartouche dans la chambre. Le clic métallique est couvert par le bruit d'une foreuse à l'extérieur. Il se redresse contre une étagère. Les sacs de billets amortissent son poids. Cent millions de francs pèsent quarante kilos. Ils ne servent à rien pour l'instant.

Il regarde le hall à travers la brèche de la porte. La fumée des grenades fumigènes stagne à un mètre du sol. Les projecteurs de la police frappent les vitrines extérieures.

La lumière est blanche. Elle est crue. Elle révèle les impacts de balles sur les colonnes. Le hall du Crédit Suisse est un abattoir. Trois vigiles gisent près des guichets. Leurs uniformes bleus sont maculés. Elias voit une silhouette bouger près du pilier central. Ce n'est pas un policier. La silhouette porte une veste en cuir usée. C'est Sarah.

Elle n'est pas morte. Elle a utilisé le sang des billets pour simuler la fin. Elle avance courbée. Elle tient son épaule droite. Sa main gauche serre un Sig Sauer. Elle se dirige vers la sortie de secours latérale. Elle connaît le code. Elle a modifié le système. Elias se lève. Sa vision se trouble. Il serre les dents jusqu'à entendre un craquement dans sa mâchoire. Il marche dans les pas des commandos. Il reste dans l'angle mort des optiques thermiques.

Le hall est vaste. Le plafond culmine à dix mètres. Les débris de cristal des lustres jonchent le sol. Elias progresse derrière une rangée de bureaux en acajou. Il voit le dos de Sarah. Elle s'arrête devant le clavier numérique. Ses doigts tremblent. Elle tape quatre chiffres. Le voyant passe au vert. Le mécanisme de verrouillage s'enclenche. Le bruit est sec. Sarah pivote. Elle sent une présence. Elle lève son arme.

Elias est à cinq mètres. Il pointe son canon sur son front. Le point rouge de sa visée laser danse sur la peau de Sarah. Il se stabilise entre ses deux yeux. Sarah sourit. Ses dents sont rouges. Elle ne baisse pas son Sig Sauer. Elle vise le cœur d'Elias. Le silence s'installe entre eux. Les cris des policiers dans la chambre forte semblent lointains. Ils sont seuls dans le marbre brisé.

"Marseille", dit Elias. Sa voix est un râle de gravier.

Sarah ne répond pas. Elle contracte son index sur la détente. Elias voit le mouvement du muscle. Il n'attend pas. Il presse la sienne.

Le coup de feu déchire l'air. La détonation rebondit sur les parois de verre. La douille brûlante saute et tinte sur le sol. La tête de Sarah bascule en arrière. L'impact la

projette contre la porte de secours. Elle glisse lentement. Son arme tombe. Elle ne touche pas le sol. Elle reste suspendue à sa dragonne. Elias baisse son bras. Son épaule tremble. Il range le Glock dans son holster. Il ne regarde pas le corps. Il n'y a plus de haine. Il n'y a plus de Sarah. Il n'y a qu'un obstacle éliminé.

Il franchit la porte de secours. L'air extérieur est froid. Il sent la pluie sur son visage. La ruelle est sombre. Les gyrophares saturent les murs de briques au loin. Elias marche vers l'obscurité. Il boite. Sa main gauche comprime sa blessure. Il atteint une berline grise garée sous un pont. Les clés sont sur le pneu arrière gauche. Il monte à bord. Il démarre le moteur. Le bruit du V6 est régulier. Il passe la première.

Il roule sans phares sur deux cents mètres. Il rejoint le flux de la circulation sur la Langstrasse. Les voitures de police le croisent en hurlant. Il ne tourne pas la tête. Il regarde le rétroviseur. Le bâtiment du Crédit Suisse s'éloigne. Il devient un point lumineux dans la nuit de Zurich. Elias sent le froid gagner ses membres. Il sait qu'il a dix minutes avant le choc traumatique. Il conduit d'une main. Il cherche une cigarette dans sa poche. Il trouve la douille de Marseille. Il la jette par la fenêtre. Le métal brille une seconde sous un réverbère avant de disparaître dans les égouts.

Il quitte la ville. L'autoroute est déserte. La pluie s'intensifie. Elle lave la carrosserie. Elle efface les traces de poudre. Elias accélère. Le compteur affiche cent quarante. Il ne sent plus sa jambe. Il ne sent plus son bras. Il regarde l'horizon. Le ciel devient gris. L'aube arrive. Il s'arrête sur une aire de repos déserte. Il coupe le contact. Le silence revient. Il est total. Elias ferme les yeux. Sa main lâche le volant. Le dernier chargeur est vide. Le survivant est seul.

FIN

Merci d'avoir lu "Dernier Chargeur pour Deux"

Une œuvre écrite par Marcus V.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)